

**JEAN D'ORMESSON**

*de l'Académie française*

**Et moi,  
je vis toujours**

roman

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

LA GLOIRE DE L'EMPIRE (« Folio », n° 1065).

AU PLAISIR DE DIEU (« Folio », n° 1243).

AU REVOIR ET MERCI.

UN AMOUR POUR RIEN (« Folio », n° 1034).

LE VAGABOND QUI PASSE SOUS UNE OMBRELLE TROUÉE (« Folio », n° 1319).

DIEU, SA VIE, SON ŒUVRE (« Folio », n° 1735).

DISCOURS DE RÉCEPTION DE MICHEL MOHRT À L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET RÉPONSE DE JEAN D'ORMESSON.

DISCOURS DE RÉCEPTION À L'ACADÉMIE FRANÇAISE DE MARGUERITE YOURCENAR ET RÉPONSE DE JEAN D'ORMESSON.

ALBUM CHATEAUBRIAND. *Iconographie commentée.*

GARÇON DE QUOI ÉCRIRE. *Entretiens avec François Sureau* (« Folio », n° 2304).

HISTOIRE DU JUIF ERRANT (« Folio », n° 2436).

LA DOUANE DE MER (« Folio », n° 2801).

PRESQUE RIEN SUR PRESQUE TOUT (« Folio », n° 3030).

CASIMIR MÈNE LA GRANDE VIE (« Folio », n° 3156).

LE RAPPORT GABRIEL (« Folio », n° 3475).

C'ÉTAIT BIEN (« Folio », n° 4077).

JE DIRAI MALGRÉ TOUT QUE CETTE VIE FUT BELLE.

GUIDE DES ÉGARÉS.

### *Bibliothèque de la Pléiade*

#### ŒUVRES

*Ce volume contient : Au revoir et merci – La Gloire de l'Empire – Au plaisir de Dieu – Histoire du Juif errant.*

*Suite des œuvres de Jean d'Ormesson en fin de volume*

ET MOI, JE VIS TOUJOURS



JEAN D'ORMESSON

*de l'Académie française*

ET MOI,  
JE VIS TOUJOURS

roman

*nrf*

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage  
quatre-vingt-dix exemplaires sur vélin rivoli  
des papeteries Arjowiggins numérotés de 1 à 90.*

Toute la suite des hommes, pendant le cours  
de tant de siècles, doit être considérée comme  
un même homme qui subsiste toujours et qui  
apprend continuellement.

PASCAL

Je connais tout ce que les hommes  
peuvent éprouver, du plus bas au plus haut...  
Je suis au fond chaque nom de l'histoire.

NIETZSCHE

Oui, c'est moi, mes enfants,  
Qui suis le Juif errant...  
Chacun meurt à son tour,  
Et moi, je vis toujours.

ANONYME





LE MAÎTRE DU FEU  
ET L'HOMME AU LOUP

Longtemps, j'ai erré dans une forêt obscure. J'étais presque seul. Peu de voisins, pas d'amis. Pour ainsi dire pas de parents. J'ai à peine connu ma mère qui m'avait donné son lait. Je n'ai guère eu le temps de m'attacher à elle. Mon père n'était jamais là. Il se promenait, il courait les filles, il se battait, il chassait. Il a, lui aussi, disparu assez vite. À vingt ans, j'imagine, ou peut-être à vingt-cinq. Qui le dira ? Pour moi au moins, le mythe du père ne signifiait pas grand-chose. Ma famille était peu nombreuse. Je n'avais personne à qui me confier. Je parlais très peu. Surtout quand j'avais mal, quand j'avais faim ou soif, quand j'avais envie de quelque chose. Je me servais de très peu de mots. Autant que je me souviene de ma lointaine enfance, je ne pensais à rien. À survivre seulement. Je tenais à la vie. Elle était dure. Dans une nature encore vierge où il n'était question ni de ville, ni d'usines, ni de cette chose merveilleuse, compliquée et pourrie que vous appelez civilisation, je me défendais déjà plutôt bien. J'étais habile et fort. J'aimais jouer. Je grimpais dans les arbres où je construisais des cabanes.

Un oncle ou un grand-père de trente ou trente-cinq

ans, qui me paraissait très âgé, qui avait sans doute aimé ma mère et qui, je n'en sais rien, était peut-être mon père, avait pris soin de moi avant de mourir très vieux deux ou trois ans plus tard. C'est lui qui m'a nourri. De fruits, de dattes, de poissons pêchés dans le lac ou dans la rivière, de débris de gazelles abandonnées par les hyènes. Il me protégeait aussi. Des buffles, des rhinocéros, des crocodiles, des lions. J'avais peur des serpents. Il en avait apprivoisé un qu'il gavait de mouches et d'insectes et qu'il faisait danser à coups de sifflet. Il sifflait très bien. Il exprimait en sifflant ses sentiments et ses craintes. Il était très gai. Il vivait sous un gros rocher, dans une caverne où il m'avait recueilli. Je l'aimais.

Je me rappelle très bien ma première émotion d'enfant. J'ai toujours beaucoup dormi. J'aimais dormir. Je me couchais dans la grotte avec le jour, je me levais avec le jour. Une nuit, je ne sais plus trop pour quelle raison, par curiosité peut-être (j'étais déjà curieux) ou peut-être un cauchemar, je me suis levé sans bruit et je me suis glissé hors de la caverne. Il faisait nuit noire. Bien enveloppé dans ma peau de chacal ou de gazelle, je me suis assis par terre, les yeux grands ouverts. Soudain, au fond d'une éclaircie au cœur de la grande forêt, une lueur apparut. À une vitesse incroyable, le soleil se levait. Je poussai un cri. J'avais déjà compris que des forces mystérieuses étaient à l'œuvre dans le ciel.

Une surprise plus vive encore, qui allait jusqu'à l'angoisse, s'empara de moi un peu plus tard. Rho – il m'appelait Rha, je l'appelais Rho, je n'ai jamais su pourquoi – m'emmenait souvent, le soir, à la chasse avec lui. La nuit était déjà tombée. Il faisait chaud et très calme.

Les étoiles brillèrent. Pas un nuage dans le ciel. Pas un bruit. Les oiseaux s'étaient tus. De temps en temps, au loin, un feulement ou une fuite furtive au milieu des hautes herbes. La lune était pleine. Je me sentais bien. Un curieux sentiment m'envahissait, qui allait plus loin que le silence des organes et la souplesse des mouvements. Quelque chose qui allait jouer un grand rôle tout au long de ma vie : c'était le bonheur. Soudain, sans un cri, la lune fut happée par un dragon invisible qui, après lui avoir rongé un bord, s'avancait vers son cœur avec une lenteur terrifiante. Je regardai Rho. Il tremblait. La terreur nous jeta à terre. Tout devenait sombre. On aurait dit qu'une nuit s'emparait de la nuit. Nous n'étions ni idiots ni craintifs. Rho était courageux et très intelligent. Il regardait le monde et il le comprenait. Il claquait des dents. Il me serrait contre lui. La lune disparue, tout devenait possible. Même le pire. Il était peu probable que le soleil reparût le lendemain. Tout le reste de la nuit, de retour dans notre caverne, je le passai dans les bras de Rho. Je me demande, je ne sais plus, s'il n'en profita pas un peu. À l'aube, le jour se levait. Alors Rho baisa la terre, prit de la poussière dans ses mains, la répandit sur ses cheveux et prononça des choses confuses.

Une troisième expérience, quelques lunes à peine plus tard, j'étais encore tout jeune, fut encore plus excitante. Il faisait froid. Rho avait rassemblé des brindilles, des herbes sèches, de minces baguettes de bois, les branches d'un vieil arbre abattu par la foudre et il avait élevé sur une large pierre plate une sorte de pyramide fragile qui comportait une ouverture à sa base. Un

silex dans chaque main, il se mit à les frotter l'un contre l'autre avec une brindille au milieu. Il fallut attendre longtemps. Mais, tout à coup, des étincelles jaillirent des silex et mirent le feu à la brindille que Rho jeta d'un geste vif au bas de la pyramide. Une chaleur se répandit. Sous les grognements d'admiration et les cris de joie de tous ceux, assez nombreux, peut-être une demi-douzaine ou une dizaine, réunis autour du brasier, un grand feu monta vers le ciel.

Ce n'était pas la première fois que je voyais le feu à l'œuvre. Fruit sans doute de la foudre ou d'un pouvoir mystérieux et malin, tout un pan de la forêt avait déjà brûlé sous mes yeux. Je savais que, semblable à un être vivant en train de danser et habité par des forces qui nous dépassaient de très loin, le feu éclaire, réchauffe, brûle et détruit. Mais je n'avais jamais assisté à ce spectacle étonnant : le surgissement du feu des mains d'un homme semblable à moi et sa domestication. Nous donnions à Rho le nom de Maître du feu.

L'affaire du feu, j'ose le dire, allait connaître des développements incalculables. On m'a souvent accusé, lorsque j'évoquais le souvenir de Rho et de ses aventures, d'exagérer un peu. Je ne le crois pas. La maîtrise du feu allait changer le monde. Le compliquer, aussi. À des stades successifs, la guerre du feu allait nous opposer les uns aux autres. Chacun voulait, à son tour, dérober le feu sacré et l'utiliser à son propre bénéfice. Les quatre motifs principaux de conflits dans mon enfance étaient l'eau, la nourriture, le feu et les femmes. Je pourrais là-dessus accumuler les faits, les souvenirs, les anecdotes. Oui, bien sûr, les hommes aiment et cultivent – ou pré-

tendent aimer et cultiver – les idées, les convictions, les sentiments, les passions. Mais ils peuvent s'en passer. Ils ne peuvent pas se passer, sous peine de mort, de manger et de boire. Ce qui a occupé au début le plus clair de mes jours, c'est la nourriture et l'eau. Nous pouvons garder les femmes pour plus tard. D'un bout à l'autre de ma longue vie, elles ont tenu la première place. Ne les perdons pas de vue. Nous ne cesserons de les retrouver.

Il y avait autre chose encore dans les jours difficiles et glorieux de mes lointaines origines. C'étaient les vêtements et surtout les outils. Les vêtements étaient d'abord destinés à nous protéger du froid. Mais, assez vite, un souci de confort, de distinction, d'élégance, de futilité s'est ajouté à la nécessité pratique. Je ne me rappelle pas à quel moment l'idée m'est venue de couvrir mes parties sexuelles. Rho les exhibait volontiers. Peut-être par honte de la comparaison, j'étais plus réservé. Nous savions naturellement qu'il nous fallait prendre soin de notre corps. La façon de le protéger nous était indifférente. Le plus gros de nos vêtements était fait de peaux de bêtes. Il n'était pas interdit de les orner de fleurs, de plumes, de fibules ouvragées. Mais l'essentiel était ailleurs.

L'essentiel, c'était nos outils. Ils étaient rares. Rho en possédait un nombre déjà respectable qu'il avait façonnés de sa main. La main jouait dans mon enfance un rôle très important. Nous avons des bras et des jambes qui nous permettaient d'agir et de tenir debout. Nous avons une tête, un cœur, un ventre où commençaient à s'agiter des idées et des passions. Nous avons surtout deux mains. Autant et plus que la tête et les jambes,

elles faisaient de nous les rois de la création. Elles fabriquaient des outils.

Les outils commandaient notre vie. Pour survivre, il fallait chasser, pêcher, couper, tailler. Certains outils qui avaient déjà exigé beaucoup de travail étaient indispensables pour en obtenir d'autres, plus précieux encore. La chasse et la pêche utilisaient des flèches, des piques, des filets qui réclamaient, en amont, des outils plus grossiers pour leur fabrication. Les armes qui nous permettaient de vivre renvoyaient à des outils. Il y avait les outils et les outils des outils. Tous étaient nécessaires à l'existence quotidienne et faisaient la fierté de leurs propriétaires. Rho chérissait les siens et les entourait de quelque chose qui ressemblait à des égards. La terre, l'eau, l'air, la lumière étaient à tout le monde – ou au moins à ceux qui savaient s'en servir pour la chasse, pour la pêche dans les lacs et les rivières, pour le feu. Nos biens, qui ignoraient toutes les lois de l'économie moderne, se résumaient à quelques peaux de bêtes et à un certain nombre d'outils que nous emportions avec nous en même temps que nos hardes quand nous nous déplaçons pour de longues expéditions.

Ces expéditions avaient des motifs très divers : l'épuisement des ressources locales, l'ennui né de l'habitude, une curiosité de l'ailleurs qui ne cessait de devenir plus forte et de nourrir des rêves de plus en plus ambitieux, la crainte d'ennemis redoutables qu'il s'agissait de fuir, mais surtout le climat et, du coup, l'environnement.

Le climat changeait. Lentement. Mais il changeait. Nous ne vivions pas assez longtemps dans ma jeunesse pour sentir avec force les effets de ce changement. Mais

il devenait avec évidence un sujet de préoccupation. Peut-être parce que nous étions des créatures qui se souviennent obscurément du passé et qui rêvent toujours d'autre chose, le soir, au coin du feu, des légendes venues des générations précédentes commençaient à courir.

Je n'étais plus un enfant à qui échappe son destin. Rho, le Maître du feu, que j'avais tant aimé, était mort. Je prenais sa place. Je gagnais en assurance. Je parlais plus librement. Des idées me venaient. Et des mots pour les dire. Le matin, avant de partir pour la chasse, ou le soir en revenant, une occupation nouvelle s'était emparée de moi. Pour conjurer le mauvais sort, je dessinais de petites choses qui me tenaient à cœur sur les murs des cavernes où nous habitions : des arbres, des animaux, des rêves aussi, le soleil ou la lune, des mains, l'image que je gardais de Rho. Mes semblables se moquaient de moi ou me regardaient avec méfiance. Mais quelques-uns me disaient qu'ils trouvaient ça assez joli.

Les loups m'avaient toujours intéressé. Je les craignais et ils m'attiraient. Avec patience, j'avais tissé des liens presque d'amitié avec plusieurs d'entre eux. Un loup, parmi beaucoup d'autres, s'était attaché à moi. Il disparaissait souvent. Il revenait toujours, parfois couvert de sang. Je le voyais rôder autour de moi. Un jour, je me suis enhardi jusqu'à le toucher. Il ne m'a pas mordu. Il a fini par m'accompagner dans plusieurs expéditions et par me suivre comme mon ombre. J'avais essayé d'appriivoiser aussi un crocodile et des oiseaux que je tentais d'attirer avec des fruits ou des graines. Ce fut chaque fois un échec. Le loup, au contraire, devint vite mon familier. J'y gagnai un surnom : l'homme au loup.

Aux plus attentifs d'entre nous, je me mettais à raconter les hauts faits de mon vieux maître et ce qu'il me laissait entendre d'un passé évanoui dont ne subsistaient que des bribes qui prenaient la forme de souvenirs. Hier, la forêt avait été plus épaisse et plus grande. Hier, il y avait de l'eau partout. Hier, le soleil était moins chaud. Hier, la terre était moins sèche. Le monde autour de nous avait lentement cessé d'être vert pour virer à l'ocre et au jaune. La poussière avait pris la place des plantes et des branches et des feuilles sur les arbres. Les plus âgés hochaient la tête : c'était mieux avant. Vous savez ce que sont les rumeurs. Une rumeur se répandait. Hier ou avant-hier, des torrents d'eau étaient tombés sur la terre, apportant des désastres et la fécondité. Et puis, sur cette même terre où tout changeait tout le temps, la sécheresse s'était abattue.

Depuis des temps immémoriaux, beaucoup d'entre nous étaient déjà partis. Ils avaient disparu. Ils n'étaient jamais revenus. Nous ne savions plus rien d'eux. Une envie dévorante nous prenait de les suivre et de partir à notre tour.

Les esprits s'échauffaient. Nous étions moins isolés. Des voyageurs venus d'ailleurs parvenaient jusqu'à nous. Nous avions du mal à les comprendre. Je suis porté à croire que les enfants ont joué un grand rôle. Dans ma petite enfance, ceux qui comptaient, c'étaient les vieux. Ceux qui n'étaient pas morts. Le petit nombre des survivants qui avaient accumulé tant d'expérience et de souvenirs. Les gens venus d'ailleurs qu'il nous arrivait de rencontrer, qui ne nous ressemblaient pas et qui nous faisaient peur, nous les avons d'abord tués. Parfois



mangés. Parfois sacrifiés aux puissances mystérieuses à qui nous devons le soleil, la lune, la nuit et le jour, la santé, une bonne chasse, une bonne pêche. Pas mal de sang avait coulé. À quelques-uns d'entre eux, dont nous nous demandions si c'étaient vraiment des hommes, nous avons laissé la vie. Nous les chargions des tâches que nous ne voulions plus accomplir. Ils allaient chercher de l'eau, du bois, des herbes, souvent de plus en plus loin. Ils n'étaient pas nos égaux. Mais ils avaient des enfants que nous n'avions pas tous tués. Ces enfants et les nôtres se comprenaient mieux que les vieillards et les adultes. C'est par eux que nous venaient des récits étonnants sur des régions lointaines bien au-delà de la forêt menacée et des collines desséchées. Des régions où les forces magiques du soleil et de la pluie semblaient s'entendre assez bien.

Il y avait là-bas, au loin, des forêts comme chez nous. Il y avait aussi des fleuves et des lacs. Il y avait même des étendues d'eau si grandes qu'il était impossible de les traverser et que ceux qui s'y étaient essayés n'avaient jamais reparu. Tout poussait sans peine dans ces contrées enchantées où s'élevaient des édifices de pierre et de bois appelés maisons et même de vastes demeures où habitaient les descendants des déesses et des dieux appelés les rois et les reines : des palais. Dans l'imagination des miens, ces pays du soleil levant prenaient des allures fabuleuses. La vie, chez nous, devenait de plus en plus dure. Une envie irrésistible d'aller voir ailleurs si l'herbe était plus verte nous prenait à la gorge.

Nous partions. Nous étions nombreux à partir, par vagues successives. Je m'en suis allé avec les miens pour

ne pas revenir. Nous ne nous retournions pas sur notre passé. Nous rêvions en avant. J'avais vieilli. Je regardais autour de moi. Je me souvenais de Rho, mais il était mort. Je réfléchissais. Je parlais de plus en plus vite. Les mots m'amusaient. Le monde était beau. Et il y avait autre chose à découvrir que ma forêt primordiale et les arbres où je grimpais. Nous marchions.

Longtemps je m'étais déplacé de bas en haut et de haut en bas. Maintenant je marchais droit devant moi, la tête haute, impatient et curieux. Le soleil n'en finissait pas de se lever devant nous. Je découvrais avec ahurissement, avec admiration un monde nouveau dont je n'avais aucune idée : des peuples, des langues, des villes, des religions, des philosophes et des rois.

## DES VILLES ET DES DIEUX

Après des jours, des mois, des années, des siècles, peut-être des millénaires de marche, nous sommes parvenus sur les bords d'un fleuve qui nous parut immense. Il s'appelait le Nil. De grandes villes s'étaient bâties sur ses rives. Des hommes et des femmes qui paraissaient bien vêtus et bien nourris se pressaient en foule dans la plus peuplée et la plus belle d'entre elles. Elle portait plusieurs noms dont la puissance et la gloire s'étendaient très au loin. Elle s'appelait Thèbes. Les temples consacrés à ses dieux l'avaient rendue célèbre. La rumeur courait qu'il était possible d'entrer dans Thèbes par une centaine de portes différentes. Sur l'emplacement de Thèbes aux cent portes avait été construit un ensemble d'édifices religieux, dédiés notamment au dieu Amon, que les gens du pays appelaient Karnak. D'autres, plus tard encore – le temps passait à toute allure –, allaient donner à la cité antique le nom de Louxor.

Le Nil faisait la richesse de ses riverains, les Égyptiens. Sur les bords du fleuve s'était développée une activité surprenante : l'agriculture. Elle rythmait l'existence d'une bonne partie de la population et elle répandait

la prospérité. La foule était si dense dans les rues de Thèbes, ornées de statues gigantesques représentant souvent des lions de pierre au visage de femme connus sous le nom de sphinx, que la tête me tournait un peu. Paysans, artisans, ouvriers, soldats, prêtres, marins s'agitaient et se bouscuaient sans répit. Je découvrais avec stupeur un peuple, une langue, une religion, un mode de vie qui formaient une sorte d'ensemble bigarré et plus ou moins cohérent.

Ce qui m'étonnait le plus et me plongeait dans l'angoisse, c'était une invention nouvelle : l'écriture. Les paroles ne restaient plus comme suspendues en l'air dans le temps : elles se fixaient dans l'espace sur le bois ou la pierre, plus tard sur du cuir ou sur des papyrus. Beaucoup faisaient la moue et regrettaient le bon vieux temps où régnaient la parole et notre seule mémoire. Mais toute une fraction importante de la population se consacrait à l'écriture : c'étaient les scribes. Ils étaient très puissants. On eût dit que l'écriture leur assurait le pouvoir, la richesse et la considération. Les tombes des scribes le long du Nil étaient aussi somptueuses que celles des princes, des architectes ou des généraux.

Plusieurs scribes plus savants et peut-être plus âgés que les autres m'avaient parlé, dans le vague, de pays mystérieux, loin dans le soleil levant, qui s'étendaient le long de deux fleuves aussi imposants et aussi vénérés que le Nil : le Tigre et l'Euphrate. C'est là, sur les bords du Tigre et surtout de l'Euphrate, que, quelque deux mille ans avant l'époque dont je vous parle, étaient apparues à la fois les premières villes et une écriture primitive appelée cunéiforme. Dans un ensemble mal défini sous